

*Volta à terra*, de Joao Pedro Placido (Portugal/ Suisse/ France, 2014, 78')

## Saisons de soleil et de brume

de Francesco Gala

*Volta terra* possède le rythme et la respiration des histoires hors du temps, éternelles comme le signifient ces mots qui en composent le titre : en italien, *Ritorno alla terra*, retour à la terre. Il dévoile le passage des saisons, la fatigue du travail aux champs, la vie qui se déroule à la campagne : Uz est le nom précis et âpre de *l'ladéia* (le village) dans lequel le film a été tourné, district de Braga, extrême nord du Portugal.

Antonio Guimaraes, un ancien, protagoniste du documentaire de Placido nous renvoie à la brûlante actualité du présent avec cette déclaration crûe qu'il nous laisse entendre dès le début du film, dans l'obscurité d'une étable. Là, le vieux paysan nous rappelle aux temps de crise dans lequel nous vivons : « Tous les millions sont en bas », affirme-t-il, « avec les syndicats européens et je ne sais quoi d'autre. Avant l'argent ne nous manquait pas : il circulait en avant et en arrière, de lui-même, était partagé par tous les citoyens. Par contre aujourd'hui tout ce qu'ils veulent c'est s'asseoir à table. Une table riche et abondante. (...) Ce sont tous des escrocs. Voilà notre Pays. Celui qui travaille le plus gagne le moins. (...) Salazar a dit : « Vous dites que Salazar est un fasciste, qu'il est ceci ou cela ; mais quand Salazar sera mort, le fascisme restera pour toujours enraciné au Portugal. » C'est ce qui s'est passé. »

Il ne s'agit pas de donner tort ou raison à Antonio et, du reste, ses mains usées par le travail, tout comme son dos, nous invite au respect. Plus sage peut-être de penser que ce temps – notre temps- s'inscrit dans un genre d'époque où l'autosatisfaction et l'iniquité ne rendent pas justice au labeur et à la fatigue : celle du paysan, du berger, de l'artisan.

Dans un Portugal mordu par la crise, la télévision dans la maison d'Antonio crache les nouvelles des alchimies financières à travers ce langage technique qui lui est propre. Une réalité à des années lumières de la vie *éternelle* du village ; réalité à ce point distante de celle de l'Europe des petites communautés et des villages qui enrichissent l'identité multiforme de notre continent jusqu'à finir par nous la rendre étrangère.

Dans *Volta à terra*, s'il y a un impact visuel si fort dans chaque séquence c'est parce que la vie du village se reflète sans fard dans la caméra de Placido. Il y a les gestes et les paroles archaïques qu'allument dans cette campagne la fête des moissons ; ainsi que les sourires, la tendre mélancolie lisible dans les yeux de Daniel, l'autre inoubliable protagoniste du film.

Daniel Xavier Pereira a vingt-et-un ans et possède un de ces visages, une telle allure qui manque tant au cinéma d'aujourd'hui, et spécialement à celui de fiction. A l'aise avec sa vie de paysan, le jeune homme n'exprime aucun désir de laisser tomber Uz, offrant à celui qui l'interroge un énième sourire innocent, espiègle. On ne peut que revenir en pensées aux multiples interprètes aux airs naturels et spontanés tant chéris par Pasolini, et peut-être plus directement chez le plus célèbre et célébré d'entre ceux-ci : Ninetto Davoli. Lui, comme Daniel, rêveur aux yeux ouverts qui reproche d'être ainsi au boeuf Lencilotto, dans une séquence dont le ton vire à la fable, en concluant le film là où l'hiver nous emmène avec Antonio sur les chemins blanchis qu'il faut parcourir fatigué, une nouvelle fois, au moment où sur le même sentier un autre berger s'avance.

La cuisine ; le mariage ; les champs accablés de soleil et la terre aride prête pour être ratissée et ensemencée, ou battue par les vents et les pluies de l'automne ; la religion vécue dans la chaleur du foyer avec la bénédiction de la table aux jours de fêtes, ou sur les routes foulées par les processions à la lueur des bougies ; le contraste et la solidarité d'une communauté qui décide

collégalement sur les coupure de subsides ; l'accouplement des bovins, la tonte des chèvres scandée par les bavardages des bergers, par la musique d'un harmonica. Après avoir partagé ces moments avec les acteurs du film devant l'écran, on éprouve un sentiment de pureté, d'humanité. Devant nos yeux s'est ouvert, puis refermé un cycle de saisons, comme celui qui scande la vie : l'âge qui peu à peu consume les années d'un vieil homme au pas chaque fois plus incertain, le regard enchanté d'un jeune qui découvre l'amour et le lointain.